

Je pense souvent que le rêve, pris dans son sens le plus large, forme la toile de fond de la réalité. Celle-ci, pour commencer, épouse des contours, des allures et des aspects incertains, semblables aux caractères éphémères du rêve, à ses apparences précaires et déroutantes, donnant d'abord lieu d'espérer et, d'un revers de fortune, montrant un visage grimaçant.

Je me demande, à cause des incertitudes de la réalité, de la vitesse parfois ahurissante de ses métamorphoses, si je mérite cette vie de plénitude, de béatitude et d'aisance dont je jouis depuis plus de deux ans; si je mérite cette joie indescriptible d'enseigner la philosophie à l'université, l'éthique à l'école des adolescents; d'être un associé au *Laboratoire Légal* où des érudits font des prodiges de valeur dans la pratique de la science juridique.

Alors, je me surprends à douter de la valeur du thème d'aujourd'hui proposé comme sujet de discussion aux étudiants de la deuxième année au collège municipal : *l'un dans le multiple et le multiple dans l'un*.

Probablement, l'anatomie du réel nous impose une structure répondant à la communion de l'un et du *multiple*. En revanche, cette structure ne cesse jamais de nous confondre, de nous jeter dans un univers de doutes, ceux de nous réveiller un jour avec un goût de cendre

Antoine Archange Raphael

dans la gorge, en apprenant que nous nous sommes trompés et que l'*un* se désagrège sous l'action accablante du *multiple*.

En effet, personne ne saisit dans toute sa profondeur le principe intime derrière la fonctionnalité harmonieuse du *tout* qui ne ressemble pas aux *parties constitutives* (surtout au niveau de la vie, principalement à celui de la vie animale).

Alors, l'énigme s'enchevêtre au niveau de la personnalité humaine, répondant à un «je», à un « moi » unificateur, malgré la trame de son histoire et la multiplicité des parties venant d'abord de la mère, ensuite du père, enfin de la nature elle-même avec sa riche panoplie chimique, allant de la confusion enfantine à la conscience, « cette bonne à tout faire » dans le domaine du savoir.

Je ne m'empêche d'avoir l'impression de participer à une fête spirituelle de discuter de tels sujets avec des esprits aussi jeunes, curieux et idéalistes que moi.

Alors, pourquoi mon optimisme a-t-il chancelé ? Pourquoi ai-je songé au spectre hideux de la malchance ?

Ces questions, à n'en pas douter, l'expérience quotidienne me porte à les soulever. En effet, il n'y a pas longtemps ce spectre de la malchance m'avait couvert de son voile vapoureux (presque opaque), au point d'infuser dans mon esprit des idées marc-de-café, un sentiment d'à-quoi-bon et la suggestion (un peu confuse) de mettre fin à mes jours.

Heureusement, en ce temps-là, déjà fort intéressé aux choses de l'esprit et aux grands maîtres de la culture, une pensée, apparemment

Le rêve sous l'empire de l'amour

simple, m'avait servi de boussole : « Dans cette vie, on a besoin d'un supplément d'âme. »

Oui, on en a besoin, car cette réalité, malgré son instabilité d'apparence onirique, cache souvent dans un repli de l'histoire, ou à un de ses carrefours, un moment d'espoir.

Tout allait bien pour moi. En ma qualité de benjamin d'une nombreuse famille, je bénéficiais de la *sagesse* des aînés.

Dans le même ordre d'idée, je devenais une entité assoiffée de valeurs et de la connaissance, au point de croire littéralement que celle-ci s'offre comme un océan à la merci des amants de la culture.

A l'école primaire et secondaire, j'avalais les matières scolaires à la louche.

Entre-temps, mes frères et sœurs avaient fondé leurs foyers respectifs.

En un clin d'œil, la maison familiale se vidait de six enfants et imposait vraiment une vacuité psychologique sur le reste de la famille. A mon retour de l'école, je retrouvais un endroit apparemment désolé, presque dépouillé de toute signification humaine, jusqu'au soir, à la rentrée de maman Alberta et de papa Maurice de leurs lieux de travail.

Mes parents avaient déjà accusé des signes de lassitude et de vieillissement et, bientôt, ils pendraient leur retraite, comme deux chevaux d'écurie arrivés au bout du rouleau.

Antoine Archange Raphael

Ironie de la vie, vitesse vertigineuse de la *réalité onirique* : l'album familial, dont je me délectais souvent à feuilleter, me renseignait que, dans un passé pas trop lointain, mes parents avaient resplendi de beauté et de vitalité.

Pourquoi ce vieillissement inéluctable, cette course éperdue vers le néant ?

Les lois de l'existence me paraissent trop cruelles.

A cause de leur vieillesse approchante, mes parents commençaient à devenir grincheux, regardants et fatigués du «benjamin» de la famille.

Il représentait pour eux la dernière marche de l'escalier à gravir pour s'acquitter de leurs obligations parentales. En effet, apparemment, cette dernière marche se révélait la plus ardue de toutes et graduellement se présentait aux yeux de mes parents sous l'aspect d'un *Golgotha* impossible à gravir.

Une leçon, apprise de mon expérience familiale, que je ne manquerai guère de rappeler aux couples en herbe : faire des enfants appartient à ce qu'il y a de plus pur et naturel au monde (surtout les nouveaux nés sont adorables). Par contre, remplir une maison d'enfants décrit une recette dangereuse. Les plus jeunes ne bénéficieront pas toujours de la sollicitude parentale des premiers moments du foyer dans lequel, fous d'amour et de passion, les nouveaux mariés se sont donné sans restriction aucune et ont consenti à toutes les folies pour les beaux yeux des premiers fruits de leur vie commune.

Le rêve sous l'empire de l'amour

De temps à autres, mes parents murmuraient une petite phrase par-ci et par-là, qui jetait de la peur dans mon esprit, tout en réveillant ma fierté et mon équanimité.

« Je suis vraiment fatiguée d'élever tant d'enfants, balbutia un jour ma mère.

—Je te comprends bien chérie, acquiesça mon père. Nous avons rempli notre devoir. Cependant, à quel prix !

—Mo, mon bien-aimé, fais attention, pointa ma mère tout en me montrant du doigt. N'oublie pas que nous ne sommes pas seuls dans la maison.

—Chérie, continua mon père, je dois dire ce que je ressens, autrement j'aurai une crise de nerfs. J'ai atteint le bout du rouleau. Je me sens à deux doigts de la dépression. Pour la première fois dans ma vie, je soupire après ma retraite. Berta, j'ai l'impression de changer en une coquille vidée de ses substances.

—Oh, non, mon petit loup, ne te décourage pas. Je serais complètement désemparée sans toi.

« J'ai besoin de toi à mes côtés. Le temps passe vite. Bientôt Henriot ira vivre dans son propre foyer. A l'âge de vingt et un ans il sera enlevé de notre responsabilité.

—Pour moi, ce jour-là est encore loin. Je n'ai plus d'énergie, de vitalité...

—Dans ce cas, Mo, nous devons convoquer la famille et prendre immédiatement des mesures appropriées. »

Antoine Archange Raphael

Les années s'écoulaient. Mes frères et sœurs avaient déjà commencé à *multiplier*, comme mes parents, en harmonie avec le vœu des *Saintes Ecritures*. Ils n'avaient plus le temps de se détendre ; ils travaillaient comme des forcenés pour maintenir leur niveau de membres de la classe moyenne.

Une ou deux fois l'an, ils nous visitaient, traînant derrière eux leurs séquelles enfantines.

Mes parents, en ces moments-là, se gonflaient de joie et d'orgueil d'avoir la paternité de cette multitude. Ils remplissaient bien leur rôle de divinités Aristotéliennes qui donnent un coup de pouce à cette foison de la réalité humaine pour la mettre en mouvement et causer son expansion dans l'espace et le temps.

Mais, déjà, cette expansion m'étouffait de son poids et me rendait graduellement insignifiant au sein de la famille : les bols de nourritures me passaient souvent par-dessus la tête, de main en main, jusqu'à ce que ma sœur favorite Ariana criât, « Nous avons oublié Rio ! »

Un autre dirait : « Oh ! Ça va. Sers-toi Henriot. Tu sais, il faut être plus débrouillard que ça. Les miettes de pain ne vont pas te tomber dans la bouche sans un brin d'effort. Comprends-tu ce que je dire, mon vieux ? Il faut t'aider de toute la force de ton être, et le ciel fera le reste. »

J'en arrivai à ne pas me formaliser de cette remarque pleine de sous-entendus.

Pour une raison ou une autre, Ariana, dès ma plus tendre enfance, m'avait montré un certain faible.

Le rêve sous l'empire de l'amour

Je parie qu'elle avait déjà ressenti le besoin de manifester son instinct maternel : elle m'avait couvert de tendresse que seule une bonne mère pût montrer.

Elle m'avait introduit à l'habitude de propreté et d'hygiène ; elle m'avait rappelé à me laver, à me brosser les dents, à m'humecter les aisselles, les lobes des oreilles, la poitrine de son eau parfumée ; elle m'avait lavé les chaussettes sales...

Un jour, elle me confia un « secret ».

« Rio, tu sais, je vais me marier. »

Je restai bouche bée.

J'avais présumé qu'Ariana consacrerait sa vie entière à prendre soin de moi. Elle m'avait gâté plus que ma mère dont la nombreuse progéniture avait émoussé un peu les tendresses.

Et, en y pensant aujourd'hui, je crois fermement qu'elle s'était aperçue de la faiblesse d'Ariana pour moi et en avait profité pour *attraper son souffle*.

« Ana, dis-je (c'est son petit nom), je suis content pour toi. »

Après un court instant, je m'empressai d'ajouter :

« Je te parle en toute sincérité.

—Mais que vas-tu devenir sans moi, mon petit lapin ? risqua-t-elle.
Tu serais sans doute si vulnérable !

—Ne t'en fais pas. Tu dois penser à ta vie.

« Je me débrouillerai tant bien que mal.»

J'eus une petite pause avant de prononcer :

Antoine Archange Raphael

« D'ailleurs, n'aie aucune crainte. N'oublie pas Ana, tu as accompli ton travail, en ce qui me concerne : tu m'as inculqué les notions d'une vie saine. Le reste dépendra de moi. Ne te mets point martel en tête. Vole de tes propres ailes. Tu as droit à une vie personnelle et sentimentale. Bientôt tu auras tes propres enfants qui auront la chance d'avoir une maman aussi affectionnée et dévouée que toi. »

Nous nous taisions un moment. Puis, je m'enquis abruptement :

« Aimes-tu ce Rodrigue ? »

Elle me brouilla les cheveux avant d'insinuer en riant :

« Rio, je détecte une pointe de jalousie chez toi. Ce qui se comprend bien : tu es mon frère bien-aimé.

—Non. Pas du tout, protestai-je. Ma question semble légitime. Essaie de me comprendre. Ma sœur préférée va me quitter pour un prince charmant. J'aimerais le connaître mieux. Je l'ai vu venir chez nous, mais je ne le connais pas du tout.

—Rio, j'aime Rodrigue à en mourir.

—Alors, c'est le début du bonheur...

—Sauf que, laissa-t-elle tomber à regret...

—Ana, de quoi s'agit-il ? m'enquis-je, alarmé.

—Sauf qu'il est jaloux et un peu emporté. Autrement...

—Ce n'est pas la fin du monde.

« D'ailleurs, ta douceur naturelle et ta bonté finiront par l'adoucir et le « civiliser ».

—Le penses-tu vraiment ?

Le rêve sous l'empire de l'amour

—Oui, Ana.

« N'oublie pas que le mariage a pour but d'unir des tendances variées qui se complètent.

—C'est mon plus grand espoir. »

Après un soupire, elle ajouta :

« Je crois que notre amour est réciproque. Et là où il y a de l'amour, il y a de l'espoir.

—C'est vrai, reconnus-je. »

J'avais alors dix ans.

J'assistais à contrecœur à la cérémonie nuptiale que je souhaiterais interminable, éternelle. Quand le révérend prononça la parole traditionnelle : « Vous pouvez baiser la femme », j'avais la poignante sensation de perdre une vraie maman.

En somme, j'admettrais plus tard que ma perspective de la vie et de la réalité sociale n'avait pas évolué avec le temps, et que j'avais été victime d'un *conservatisme persistant* à mon jeune âge.

Je concluais que mes parents, mes frères et sœurs ne me laissaient pas tomber à cause de la vieillesse approchante des premiers et de la responsabilité grandissante des derniers.

Point du tout.

Je croyais plutôt que la vie sociale moderniste changeait ; que les relations humaines devenaient de plus en plus éphémères et fragiles ; que les émotions se décalquaient sur la nature de l'époque moderne : que les actions répondaient à la vitesse de plus en plus grande du temps :

Antoine Archange Raphael

le temps des innovations technologiques, scientifiques et économiques ;
le temps de la peur d'aimer plus qu'il ne fallait...

Les hommes et les femmes n'avaient plus la patience de pratiquer des *valeurs stables* comme l'amitié, l'entraide familiale, la générosité.

Ils se disaient hello, se donnaient une tape au dos et se promettaient un coup de fil « un de ces jours ».

Les *valeurs* concernaient seulement un idéaliste comme moi.

Mon unique objet de consolation venait de mon amitié avec Pamela Julien, une compagne de classe dont les parents nageaient dans l'opulence.

Pour une raison difficile à élucider, nous n'avions point ressenti entre nous des barrières sociales causées par les différences de fortune et, à mon humble avis, nous étions attirés l'un vers l'autre parce que nous aimions le dialogue. Déjà à notre âge de dix ans nous fuyions la « médiocrité » de nos condisciples et des adultes qui se livraient aux « radotages », aux « considérations anodines », aux « histoires connues de tout le monde », aux « croyances destinées à faire dormir les enfants de tous les âges ».

Je me souviens clairement des premiers moments de notre rencontre.

Nous nous asseyions dans la cantine scolaire pour le petit déjeuner.

Il y avait à peu près une dizaine d'enfants assis à notre longue table.

L'une des filles demanda à deux étudiants joufflus assis vis-à-vis d'elle :

Le rêve sous l'empire de l'amour

« Comment avez-vous passé la fête ?

—Assez bien, répondit l'un d'eux sur un ton naturel. Nous mangions de la viande, du haricot, des bananes. Puis, nous buvions de la limonade glacée... »

Ces phrases anodines servaient de *porte d'entrée* à un *bavardage interminable* qui transformait nos condisciples en de *vieilles cocottes*, prêtes à la retraite, avant même d'avoir eu une vie active.

Sans trop savoir pourquoi, Pamela et moi gardions le silence, mais un silence gros de significations pour nous, car par moments, nous regardions ensemble le plafond pour le prendre à témoin de nos « tortures mentales », ou nous nous lancions des œillades d'intelligence.

Le jour d'après, nous nous cherchions d'instinct, et pour la première fois, je découvris une amie intéressée déjà aux *questions polémiques* qui semblent défier les hommes à travers les siècles : « Quelle est la vraie nature de Dieu ?

« D'où vient la vie ?

« Pouvons-nous accepter pour argent comptant ce que nous enseignent les grandes personnes ? »

Nos esprits étaient trop ingénus et incultes pour offrir des réponses satisfaisantes à ces questions, mais au moins nos tentatives chancelantes nous tiraient du prosaïsme et des blablas de nos *vieilles cocottes*.